

PIERRE VARÈNE

L'empoisonneuse

ÉDITIONS
MONTREAL
DÉTECTIVE *Enrg.*

BeQ

Pierre Varène

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-028

L'empoisonneuse

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 667 : version 1.0

L'empoisonneuse

Collection *Domino Noir*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

Introduction technique sur un poison

Par Remi Courbin

Les détails suivants sont tirés de l'Encyclopédie Universelle Harmsworth : « Acide Hydrocyanique (HCN) – Poison liquide doué de l'odeur caractéristique d'amandes amères et connu généralement sous le nom d'acide prussique. Il fut découvert par Scheele en 1782. Scheele le mit au monde en décomposant du ferro-cyanique de potasse au moyen d'acide sulfurique. On se sert encore de cette méthode primitive pour fabriquer l'acide hydrocyanique, mais il peut se faire aussi par l'action de l'acide tartarique, sur le cyanide de potasse.

« L'acide concentré est inflammable et brûle avec une belle flamme violette. C'est l'un des plus puissants et des plus rapides poisons connus. Même généreusement dilué il produit des

résultats fatals. Une demi-cuillerée à thé de la solution de 2 pour cent de l'acide avec 5 grains de cyanide de potasse sont suffisants pour causer la mort. Les symptômes d'empoisonnement se font voir immédiatement après que le poison a été pris. La victime peut avoir le temps de faire quelques pas, mais le plus souvent elle défaille tout de suite, après avoir poussé un cri perçant. La respiration se fait difficile, la peau prend une couleur pourpre, la bouche s'orne de bave mousseuse, les yeux deviennent fixes et reluisants et le pouls presque imperceptible. Il peut y avoir des vomissements et des convulsions. La respiration devient d'instant en instant plus difficile et la mort suit, foudroyante.

« Le traitement consiste dans le prompt usage de la pompe stomacale et dans l'administration d'un émétique. En attendant l'arrivée du médecin, on devrait faire prendre à la victime de la moutarde ou du sel dilué dans de l'eau. La respiration devrait être stimulée en faisant respirer de l'ammoniaque et en baignant la figure avec de l'eau froide. La respiration artificielle

peut être nécessaire. Hydrocyanique est dérivé de deux mots grecs : Hy-dor, eau, et Kyanos, bleu. »

I

Sur le boulevard Pie-IX

Simon Antoine quitta ses pénates au dernier étage du gratte-ciel de la rue Saint-Jacques.

Comme il montait dans son automobile suivi de son ami intime Benoît Augé, il dit :

– Jusqu’à présent juin cette année s’est annoncé comme s’il était novembre...

Benoît rit :

– Oui, Simon, on eut dit que l’hiver insistait pour passer l’été à Montréal.

– Mais aujourd’hui c’est changé. Quelle magnifique température de printemps !

– Où allons-nous ? demanda le journaliste Augé.

Simon Antoine répondit :

– Boulevard Pie-IX. Est-ce que tu ne sais pas que je viens de m’y faire construire un cottage collé contre le jardin botanique ?

– En effet et je me demande...

Simon Antoine interrompt :

– Tu te demandes si je n’ai pas une idée derrière la tête en faisant faire ce cottage.

Le journaliste approuva :

– Tu as raison, Simon, je suis seul à bien te connaître et à apprécier à ta juste valeur ta double personnalité de joyeux luron et de Némésis du crime dans notre métropole.

– Joli et étrange nom que celui dont je m’affuble, le Domino Noir, n’est-ce pas, Benoît ?

– Oui, comme, Simon, dans ta perpétuelle lutte contre le crime, tu as besoin de l’appui généreux du peuple, tu as su prendre un surnom prenant, qui fait vibrer les foules.

Antoine alias le Domino reprit :

– Penses-tu que le chef de la Sûreté se doute de ma double personnalité ?

– Peut-être ; mais tu l'aides tant dans ton anonymat qu'il a tout intérêt à ne pas t'exposer.

– En effet.

Augé remarqua :

– Ainsi si le chef de la Sûreté est au courant nous ne sommes que deux, lui et moi, à connaître la double identité de Simon Antoine.

L'auto quitta la rue Sherbrooke et s'engagea vers le nord, sur le boulevard Pie-IX, longeant le jardin botanique.

Antoine dit admiratif :

– Le Frère Marie Victorin a accompli une belle œuvre, il a créé une véritable œuvre d'art ici. Ses lilas sont incomparables.

Le vent apporta aux deux hommes une bouffée riche de parfum.

Le Domino appliqua les freins et la voiture stoppa devant un petit cottage de pierre, trapu, style renaissance anglaise, précédé d'un petit dais, d'une charmille et d'un trottoir de béton étroit.

– C’est ici ? demanda le journaliste du Midi.

– Oui, je vais te faire faire le tour du propriétaire.

Ils entrèrent.

Une odeur mêlée de bois frais, de peinture et de vernis les prit légèrement aux narines.

Antoine expliqua :

– Ça sent le neuf, mon cottage n’a pas encore été habité.

Le salon était bien éclairé par deux vasistas larges et hautes.

Soudain le journaliste tressaillit et montra au Domino Noir un fort télescope dans l’une des grandes fenêtres.

Le télescope pointait vers un cottage voisin.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? demanda-t-il.

– Tu n’as donc pas étudié l’astronomie au collège.

– Oui, je sais que les télescopes sont des instruments qui permettent l’étude des étoiles. Mais je ne savais pas qu’ils pouvaient servir à

espionner les voisins.

– Espionner ! s'écria le Domino, à ta place, Benoît, je me serais servi d'un mot moins cruel, surveiller par exemple.

Le journaliste dit avec satisfaction :

– Je savais bien que tu avais une idée derrière la tête quand tu as construit cette maison.

Gravement le Domino demanda :

– Sais-tu qui habite la maison voisine sur laquelle mon télescope est braqué ?

– Non, dis.

– Sam Berri.

– Ton camarade de collègue et ton ami ?

– Nul autre.

– Et pourquoi le surveilles-tu ?

– Parce que je crois que sa vie est en danger.

– Il t'en a parlé ?

– Non, pas directement. Mais il m'a demandé comment il devrait s'y prendre pour communiquer avec le Domino Noir. Je lui ai dit

que je tâcherai de te rejoindre, toi, Benoît Augé, et je me suis hâté de faire construire ce cottage en vitesse. Voilà pourquoi je t'ai amené ici. Il va venir sur mon appel téléphonique et il se confiera à toi.

– Mais pourquoi crois-tu que sa vie soit en danger ?

– Parce que lui qui était sobre comme le pape s'est mis soudainement à boire comme un trou.

– Mais ce n'est pas là une raison...

– Je sais... Aussi y a-t-il autre chose...

– Autre chose ?

– Oui, Guy Lalongé...

– Le décorateur d'intérieurs ?

– Et le super-gigolo de Wesmount, oui.

– Que vient-il faire dans cette galère ?

– C'est l'ancien amoureux de la femme de Berri.

Il précisa :

– Quand il maria Hélène Sam Berri était veuf

et père d'une fillette, Berthe. Hélène elle-même n'eut pas été jugée digne de faire partie de la congrégation des Enfants-de-Marie. C'était ce qu'on est convenu d'appeler une femme avec un passé ; or le principal de ce passé c'est Guy Lalongé. Sam est riche, très riche, et Guy a pour spécialité d'exploiter les richardes.

– D'où vient la richesse de Berri ?

– De sa première femme.

– Et cette première femme l'avait héritée de son propre père, ?

– Oui.

– Était-elle fille unique ?

– Oui.

– Et qui administre la fortune de Berri ?

Bert Rowling, du Rowling Trust.

Le Domino réfléchit longuement.

À la fin il dit :

– À la veille d'un drame il convient d'en bien étudier tous les personnages. Tu es journaliste. Sors ton cahier, ton crayon et écris la liste que je

vais te dicter.

Il dicta ce qui suit :

SAM BERRI, dont la fortune est évaluée au bas mot à cent mille piastres, la victime en perspective.

HÉLÈNE BERRI, sa femme, qui autrefois prodiguait trop généreusement ses baisers.

BERTHE BERRI, fille d'un premier mariage de Sam, jeune fille de 17 ou 18 ans, au caractère fougueux et qui suit l'usage général en détestant cordialement sa belle-mère.

BERT ROWLING, du Rowling Trust, un homme d'affaires à la plus haute réputation d'intégrité et un ami de la victime en perspective.

ALIDE ROWLING, neveu du précédent et apparemment amoureux de la jeune Berthe Berri.

– C'est tout ? demanda Le journaliste.

Simon pensa...

Puis il dit :

– J'oubliais le chien

– Le chien ?

– Oui, on commet souvent une grave erreur en négligeant les détails qui nous semblent les plus insignifiants dans une affaire criminelle.

Augé déclara en souriant :

– Alors, Antoine, je brûle d’envie d’en connaître davantage sur ce chien.

– Il a 14 ou 15 ans ; c’est un très vieux chien qui a été donné à Berthe par son père pendant qu’elle était encore toute petite. Berthe l’adore, mais Hélène le déteste.

– Pourquoi le déteste-t-elle ?

– Parce qu’il a un sale caractère et qu’il n’est pas propre.

Augé demanda :

– Comment s’appelle-t-il ?

– Louis-Joseph Papineau.

– Je ne vois pas quelle relation il peut bien y avoir entre un chien et cet homme politique de notre pays.

Le Domino sourit :

– Tu vas voir, dit-il, Papineau, après avoir

allumé la révolte de '37 se sauva prudemment aux États-Unis. Eh bien, le chien,, dans son jeune temps, avait l'habitude de faire comme lui. Quand il voyait deux autres chiens il sautait dessus et dès que le combat était bel et bien engagé il filait comme un froussard et laissait les deux autres antagonistes se battre tout seuls.

Simon s'écria :

– J'oubliais encore un autre personnage du drame. Écris, Benoît...

Le journaliste écrivit sous la dictée du Domino :

GUY LALONGE, décorateur d'intérieurs, super-gigolo, soupçonné d'en vouloir à la vertu d'Hélène Berri.

– Et maintenant que faisons-nous ? demanda Augé.

Simon Antoine se dirigea silencieusement vers le télescope et regarda dedans.

Puis il dit :'

– Sam est arrivé. Je vais le faire venir ici.

II

Les lettres anonymes

Quelques instants plus tard Berri arrivait.

Simon lui dit :

– Je te présente Benoît Augé, du « Midi », le confident du Domino Noir.

Il ajouta :

– Assieds-toi confortablement, Sam.

L'autre obéit.

Le journaliste parla alors :

– M. Berri, j'ai communiqué avec le Domino, et il m'autorise à vous dire que vous pouvez me confier vos troubles. Je les lui relaterai et si vous êtes en danger il vous prêtera assistance.

Simon remarqua :

– Je puis me retirer, Sam, si tu le désires.

– Non, non, reste.

Il ajouta à l'adresse du journaliste :

– Ce sont les lettres anonymes qui me tuent.

– Vous recevez des lettres anonymes ?

– Oui.

– Pleines de menaces, je suppose ?

– Non, ces lettres dénoncent les supposées relations de ma femme et de Guy Lalongé. On y prétend que l'un de ces deux-là veut me tuer afin que ma femme, alors maîtresse de ma fortune, puisse en faire jouir le décorateur dans les liens du mariage.

– Avez-vous ces lettres sur vous ?

– J'en ai apporté une.

Il sortit de sa poche une enveloppe et la tendit à Augé.

Celui-ci prit la lettre et l'examina.

Elle était écrite au moyen de lettres découpées d'un journal et collées ensuite sur une feuille de

papier.

– Il ne s’agit que de trouver le journal où ces lettres manquent pour pincer l’auteur, dit le journaliste. Le Domino éclata de rire :

– Aussi facile, dit-il, que de trouver l’aiguille dans la botte de foin.

Il ajouta :

– Ta situation, Sam, ressemble à un casse-tête jig-saw. Essayons de trouver les pièces qui y conviennent.

– Que veux-tu dire, Simon ?

– Ceci : C’est pour l’une ou l’autre de deux raisons qu’on t’écrit ces lettres.

– Deux raisons ?

– Oui, premièrement : on pourrait avoir le désir sincère de te protéger ; mais je ne crois pas à cela.

– Pourquoi ?

– Si je savais, Sam, que quelqu’un en veut à ta vie, est-ce que je me servais de l’intermédiaire méprisable des lettres anonymes pour t’en

avertir ?

– Non, évidemment, Simon, ces lettres ne viennent donc pas d'un ami, et l'expéditeur ne les écrit pas dans le but de me protéger. Mais dans quel but les écrit-il alors ?

Le Domino reprit :

– La première raison est éliminée. Voici la seconde qui est en même temps la vraie, je crois. Tu es réellement en danger de mort, Simon, l'expéditeur des lettres anonymes veut t'assassiner et jeter le blâme sur ta femme et Guy Lalongé.

– Mais qui est-il ?

Ce fut Augé qui parla :

– Procédons par ordre, M. Berri, voulez-vous ? On veut vous tuer pour vous enlever sans nul doute votre fortune. Qui en bénéficierait à votre mort ?

– La première moitié va à ma femme et la seconde va à ma fille Berthe avec cependant une restriction.

– Une restriction ?

– Oui, mon testament stipule que ma fortune sera constamment administrée par mon ami Bert Rowling.

– Ainsi Hélène et Berthe ont des raisons de vous voir disparaître...

Berri hocha négativement la tête :

– Jusqu'à récemment, dit-il, j'ai toujours cru ma femme fidèle. Lorsqu'elle requit les services de Guy Lalongé pour redécorer notre cottage et qu'en même temps les lettres anonymes se mirent à arriver, je commençai à douter. J'engageai alors un détective privé qui pista ma femme et Lalongé chaque fois qu'ils sortaient ensemble. Mais il ne put jamais rien trouver de répréhensible dans leur conduite. Leurs sorties étaient strictement d'affaires et dans le but d'acheter des marchandises nécessaires à la redécoration.

Après un silence il reprit :

– Jusqu'à présent il me faut donc croire que l'amour de ma femme pour Lalongé est bien mort et qu'elle m'est entièrement fidèle.

Le Domino prit la parole :

– Étudions maintenant le cas de ta fille Berthe, Sam. Il eut un mouvement de révolulsion :

– Non, non, s'écria-t-il, Berthe, une meurtrière, impossible, tu le sais bien. Simon, ne l'as-tu pas bercée sur tes genoux ?

Imperturbable le Domino dit :

– Bien des mères ont allaité des enfants qui sont ensuite morts sur l'échafaud.

– Oh...

– Écoute, Sam, raisonnons froidement...

– Comment veux-tu que je sois froid, je me sens en danger de mort.

Augé ne put s'empêcher de lancer le jeu de mots cruel :

– Si vous ne voulez pas devenir permanemment froid, M. Berri, vous faites mieux d'écouter Antoine et de l'être présentement.

Le Domino reprit :

–C'est ça, dit-il, on en veut à ta fortune. Les suspects de ton meurtre en perspective sont donc les personnes qui héritent de toi. Dans ce cas

Hélène et Berthe ; et aussi Lalongé parce qu'il marierait peut-être ta veuve. Ça, ce sont les faits. Les faits dont il n'y a pas à sortir.

Sam Berri pencha lamentablement la tête.

– Ciel, que faire ? se demanda-t-il, comment vivre dans une maison où la mort nous frôle constamment.

– As-tu un revolver chez toi, Sam ?

– Oui.

– Alors tiens-le constamment à ta portée et bien chargé.

S'adressant au journaliste Berri demanda :

– Allez-vous communiquer immédiatement notre conversation au Domino ?

– Certainement.

– Et croyez-vous que... ?

– Oui, je crois qu'il acceptera de vous protéger.

L'homme poussa un profond soupir de soulagement.

III

Louis-Joseph Papineau

Une heure plus tard Benoît Augé téléphonait, sur les instructions du Domino à Berri.

– Il accepte, dit-il, de vous protéger, mais il vous avertit qu’il ne se montrera pas et que si vous cherchez par quelque moyen que ce soit à connaître son identité il vous braque là immédiatement. Accepté ?

– Accepté.

– Voici alors ses instructions. Vous allez nous recevoir chez vous à veiller, votre ami Simon Antoine et moi.

– Entendu.

– C’est tout simplement pour me permettre d’étudier de près votre famille afin de faire ensuite rapport au Domino.

– Très bien, je vous attendrai.

Comme ils se rendaient, le journaliste et Simon, chez Berri, ce soir-là, Augé dit soudain :

– Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans cette affaire.

– Quoi donc ?

– Tu dis que c'est l'assassin qui a écrit les lettres anonymes ?

– Irrécusablement.

– Tu dis aussi que l'assassin est Lalongé, Berthe et Hélène ?

– Non, je prétends simplement que c'est possible que ce soient eux.

– Mais c'est contradictoire.

– Comment ça ?

– Alors puisque l'assassin écrit lui-même les lettres anonymes il se dénoncerait lui-même ?

– Oui, et voilà pourquoi j'élimine la jeune Berthe. Vois-tu, c'est trop génial pour son âge. L'assassin se dénonce d'avance, sais-tu pourquoi ?

– Non.

– C'est pour que la police dise que ce n'est pas lui évidemment, car a-t-on déjà vu un homme se mettre délibérément la corde au cou ?

Le journaliste poussa un OH ! admiratif.

– Je comprends, Domino, dit-il, pourquoi on t'appelle la Némésis du crime. La déduction que tu viens de faire est incomparable de finesse.

Ils arrivaient chez Berri.

Augé sonna à la porte.

Ce fut le maître de la maison qui vint ouvrir.

Il les fit passer tout de suite au salon.

Le journaliste, pendant les présentations, étudiait les divers personnages déjà décrits.

Il y ajouta les détails suivants :

HÉLÈNE BERRI, 35 ans environ, grande beauté capiteuse, bien conservée, démarche altière, loin d'être une vulgaire dondaine.

BERTHE BERRI, ravissante de beauté, de jeunesse et d'entrain,

ALCIDE ROWLING, jeune homme blond fade, aux yeux quelconques et au menton fuyant.

Alcide était assis près de Berthe.

Un gros chien collie était couché aux pieds de la jeune fille.

Celle-ci présenta une boîte de chocolats à tout le monde.

Puis elle prit une autre boîte :

– Louis-Joseph Papineau déteste le chocolat, dit-elle, il n’aime que le fudge. Tiens, Pap, prends-en un morceau.

Elle laissa tomber le bonbon dans la vieille gueule de l’animal.

Mais celui-ci manqua son coup et le fudge alla rouler par terre.

Hélène s’écria :

– Mon tapis va être encore sale.

Berthe devint rouge de colère :

– Ma belle-mère, dit-elle, n’oubliez pas que la moitié de ce tapis est à moi. N’est-ce pas, papa ?

Sam dit d'une voix blanche :

– Je vous en prie, mesdames, n'étalez pas vos querelles de famille devant les étrangers.

On parla alors des spectacles de la semaine dans les théâtres.

Soudain Simon Antoine dit en surveillant les deux femmes du coin de l'œil :

– Figure-toi donc, Sam, j'ai reçu cette semaine une lettre anonyme...

Hélène ne broncha pas.

Berthe se pencha et caressa Papineau.

L'une des deux était-elle une actrice de première force ou étaient-elles toutes deux innocentes ?

L'avenir le dirait.

Alcide Rowling remarqua :

– Il n'y a rien que je trouve plus méprisable qu'une lettre anonyme. C'est comme un coup de poignard dans le dos.

On parla de la fin de la guerre en Europe.

On parla de la guerre du Japon.

On parla d'élections.

De socialisme.

C'est alors qu'on était à parler des mérites et des démérites de Josef Staline et du communisme, que le chien Pap poussa soudain un sinistre hurlement qui fendit l'air.

En même temps la bête fit un saut terrifiant et retomba sur le tapis.

Sa respiration était laborieuse.

Bientôt l'écume lui sortit de la bouche.

Le pauvre Pap expira.

Alors il se passa dans le salon quelque chose d'incompréhensible.

Blanche comme un drap, Berthe se leva et, pointant un doigt accusateur vers sa belle-mère, dit :

– Chipie, c'est vous qui avez empoisonné mon chien.

– Oh, fit Hélène, non, non, non, ce n'est pas vrai. Tu dis cela, Berthe, parce que tu m'as

toujours détestée.

– Oui, je vous hais, et vous me le rendez au centuple. Vous haïssiez Pap parce qu’il m’aimait. Combien de fois vous ai-je surprise à lui donner des coups de pieds... Chipie, tueuse de chiens.

Elle ricana :

– On commence par les bêtes et on finit par les êtres humains.

– Berthe, tais-toi.

Son père venait de parler.

– Très bien, papa, mais pour vous, pour vous seulement.

Hélène gémit :

– Non, ce n’est pas vrai, Sam, je ne déteste pas le chien, n’est-ce pas moi qui lui prépare son fudge à tous les jours ?

Berthe rugit :

– C’est ça, s’écria-t-elle, je l’ai. Vous avez empoisonné le fudge.

– Oh, ciel, non, non, non !

– Vous en aviez toutes les chances.

– Mais ce n'est pas moi, je le jure.

Le Domino jugea alors à propos d'intervenir :

– Petite Berthe, dit-il, passe-moi ta boîte de fudge.

– Oui, oncle Simon.

Il prit la boîte et examina les bonbons morceau par morceau, les retournant de tous côtés.

Soudain il mit la main dans sa poche et en sortit un canif.

– Je crois, dit-il, que j'ai trouvé quelque chose.

Il fit une entaille dans l'envers d'un morceau de fudge et en sortit une petite capsule blanche, une capsule ressemblant à un cachet pour le mal de tête.

– Tiens, tiens, fit-il, cela devient intéressant.

Se tournant vers Sam il demanda :

– As-tu des gants de caoutchouc ici ?

– Oui, mon vieux.

– Comme je ne tiens pas à m'empoisonner

moi-même, va les chercher que je les mette et apporte aussi un petit récipient.

Berri revint bientôt avec les deux objets.

Le Domino mit les gants et ouvrit la capsule.

Puis il la vida dans le récipient.

Un liquide en sortit qui répandit une odeur d'amandes amères.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Sam.

Antoine sourit :

– Tu ne te rappelles donc pas ta chimie, mon vieux ? L'odeur ne te dit rien ?

– Je sais que l'odeur m'annonce que nous sommes en présence d'un poison violent, mais je ne saurais le nommer.

– Attends un peu, je vais tâcher de te rafraîchir la mémoire.

Il alluma une allumette et mit le feu à l'acide dans le récipient.

Une belle flamme violette monta lentement dans l'air.

– Je l’ai, s’écria Berri, c’est de l’acide prussique...

– ... scientifiquement appelé acide hydrocyanique, termina le Domino.

Augé dit :

– Pourrais-je vous parler à l’écart, M. Berri ?

Comme les deux hommes se levaient et quittaient la pièce, Berthe jeta un regard débordant de haine à sa belle-mère :

– Sale tueuse de chien, cria-t-elle. Vous contaminez l’air ici. Viens au jardin avec moi, Alcide.

Dans le corridor Augé disait à voix basse à Berri :

– Au nom du Domino Noir je vous demande l’autorisation d’apporter le cadavre du chien dans un but d’autopsie.

Sam la lui accorda.

Quelques minutes plus tard la bête partait pour la morgue de Montréal où le journalisme dut prononcer le mot tout puissant Domino pour que

le médecin légiste en service ce soir-là consentit à autopsier la bête morte.

Pas de doute, après l'autopsie, le docteur statua :

– Empoisonné à l'acide hydro-cyanique.

Il ajouta :

– Il n'est pas mort tout de suite après avoir mangé le bonbon, n'est-ce pas ?

– Non.

– Savez-vous pourquoi ?

– Non, dites.

– Eh bien, c'est qu'il a fallu que la capsule fonde avant que le violent acide prit contact avec les organes. Voilà.

IV

Mort de chien mort d'homme

Le lendemain matin le premier geste que fit Simon Antoine en se levant fut d'aller au télescope.

Il le consulta longuement.

Le salon était vide à cette heure.

Le Domino tourna la manivelle et la lentille se déplaça vers une des fenêtres du second étage.

Berthe parut dans l'instrument, dormant en toute paix.

La lentille se déplaça de nouveau.

Cette fois Antoine vit Sam et Hélène.

Ils étaient debout, tout habillé.

Berri quitta la chambre.

Sans mot dire le Domino alla ouvrir un tiroir et en sortit un instrument quelconque.

À ce moment Benoît Augé pénétra dans la pièce.

– Tu as bien dormi, jeune homme ?

– Mais oui, répondit le journaliste.

– Tu n’iras pas au « Midi » avant que nous en soyions arrivés au bout de cette cause, mon petit.

– Que dira le patron ?

– Avertis-le simplement que le Domino a besoin de toi.

– Évidemment si je lui promets une juteuse primeur il acceptera de se priver de mes services pour quelque temps.

– Alors promets, promets...

Simon était à ajuster le nouvel instrument au centre de la vasistas qui donnait sur le boulevard Pie-IX.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? demanda Augé.

– Ça ? Mais c’est ce qui permet aux sous-marins de voir au-dessus d’eux dans toutes les

directions.

– Un périscope ?

– Oui, mon petit.

– Mais pourquoi ?

– C'est une tâche bien ennuyeuse que sera la tienne d'ici la fin de cette affaire.

– Comment ça ?

– Je vais placer le périscope de façon à ce qu'aucune personne quittant le cottage de Berri ne puisse sortir sans être vue par cette lentille.

Il faut que tu observes constamment les entrées et les sorties, mon cher Benoît.

– Tu as raison de dire que ce sera une tâche monotone.

– Mais ce n'est pas tout.

– Non ? Quoi encore ?

– Tu prendras en note les noms des personnes qui entreront et qui sortiront ainsi que l'heure exacte de ces événements.

– Mais s'il y en a que je connais point ?

– Tu noteras soigneusement leur description.

– Très bien, boss.

La journée elle-même se passa sans incident autre que Berri prit deux bonnes douzaines de généreuses rasades de rye ou de scotch, car de cette distance, le domino ne pouvait pas lire clairement dans son télescope les écritures sur la bouteille.

Vers 7 heures du soir, l'ivrogne voyant sa bouteille vide eut un geste de contrariété.

Suivi d'un mouvement d'insouciance.

Berri mit son chapeau et disparut de la lentille du télescope.

– Gare à toi, quelqu'un va sortir tout probablement, Benoît.

– Veux-tu que je te dise qui ?

– Oui, y a-t-il une auto à la porte voisine ?

– Certes, elle est là depuis le matin.

Il y eut un silence que le journaliste brisa bientôt :

– Sam Berri sort, dit-il ; il titube ; il monte

dans l'auto ; il semble avoir de la misère avec le démarreur. Le tuyau d'arrière de la voiture crache de la fumée. Berri démarre ; il disparaît.

Le Domino expliqua :

– Il n'y avait sans doute plus de boisson chez lui ; il s'en va boire au Club.

– Tu dois avoir raison comme d'habitude.

Il était huit heures lorsque Guy Lalongé arriva en taxi.

Il sonna à la porte et bientôt Augé vit Hélène sortir.

Ils montèrent tous deux dans l'auto qui repartit tout de suite.

Benoît dit au Domino :

– Exit numéro 2 : Lalongé et Madame Berri ; mode de locomotion : taxi. Leurs relations sont-elles si innocentes que cela ?

– Jeune homme, jeune homme, admonesta Simon Antoine en souriant, il ne faut pas voir ainsi du mal partout. Ils sont sans doute allés acheter quelque chose à propos de la

redécoration.

– À cette heure !

– N’oublie pas que des objets rares s’offrent souvent en vente pour le soir dans les petites annonces des journaux.

– Tu as encore raison ; c’est vrai en effet. J’avais oublié les vendeurs et les vendeuses privés.

Quelques minutes s’écoulèrent encore.

Puis le Domino vit que le téléphone avait sans doute sonné ; car Berthe alla y répondre et ne signala point, mais parla tout de suite.

Cela avait dû être un appel du jeune Rowling, car celui-ci parut bientôt dans son coupé de luxe.

La jeune fille partit avec lui.

Les deux heures suivantes se passèrent sans incidents.

Le premier à revenir fut Sam en état d’ébriété tellement avancée qu’il laissa sa voiture en stationnement à au moins 4 pieds de la chaîne du trottoir.

Il faillit tomber sur l'une des marches de béton qui conduisaient à sa porte d'entrée. Mais il se ressaisit et après trois ou quatre essais infructueux réussit à débarrer la serrure et à entrer.

Le Domino le chercha partout dans son télescope, mais il ne le trouva point. Il murmura :

– Jamais dû prévoir ça ; il est dans l'une des pièces de l'autre côté de la maison.

Presque tout de suite après le journaliste dit à son compagnon :

– Berthe et Alcide.

– Ils arrivent tous deux ?

– Oui.

Mais Simon ne devait pas voir le jeune Rowling ; il vit cependant Berthe dans sa chambre.

Elle se changea de manteau et sortit aussitôt.

Suivie d'Alcide.

Une autre demi-heure d'attente...

Benoît dit soudain :

– Voici Madame Berri. Elle descend de l’auto. Elle entre seule portant un gros et un petit paquet. Ce fut Simon qui parla à son tour :

– Elle entre dans la chambre à coucher ; elle jette le gros paquet sur le lit et elle développe le petit... Ah, c’est une bouteille de scotch ou de rye, je ne vois pas très bien. Elle écoute...

Quelqu’un, sans doute son mari, l’appelle... Oui, ce doit être cela, car elle prend la bouteille et sort. Je ne la vois plus...

Après un silence il reprit :

– Oui, je la vois de nouveau. Elle commence à se déshabiller...

Augé dit en riant :

– Si tu ne veux pas passer devant moi pour un luxurieux, tu fais mieux de lâcher ton télescope.

C’est à ce moment qu’un faible cri, mais un cri d’agonie, parvint à leurs oreilles,

– Qu’est-ce que c’est que ça ?...

– Ça, dit gravement le Domino, c’est la mort qui s’annonce. Allons, ouste, vite, Benoît, allons

chez le voisin au pas de course.

À peine quelques instants plus tard, madame Berri, très pâle, leur ouvrait la porte.

– Je viens d’appeler un médecin, dit-elle, mon mari vient d’avoir une curieuse attaque.

– Où est-il ?

Dans son cabinet de travail.

– Allons-y.

Étendu sur le plancher, Sam Berri avait la brouille à la bouche, le visage couleur de pourpre et les yeux vitreux et luisants.

Simon lui prit le pouls, puis approcha son oreille de son cœur.

Il se releva enfin et dit :

– La présence du médecin est inutile, dit-il.

– Inutile ? Oh, fit Hélène, il est mort ?

– Hélas.

Se tournant vers le journaliste le Domino dit :

– Benoît, appelle la police et avertis le directeur de la Sûreté qu’il vienne, que Simon

Antoine l'attend ici.

Il s'adressa à la veuve :

– Ne dérangeons rien d'ici l'arrivée des détectives et autres officiels, dit-il.

V

Le Chef de la Sûreté

Le Chef de la Sûreté arriva accompagné des principaux membres de l'escouade des homicides, du médecin légiste et de la caravane des mesureurs anthropométriques et des experts en empreintes digitales.

Le docteur se pencha sur le cadavre et, après un examen succinct :

– Il n'y a aucun doute dans mon esprit. Le cadavre renferme tous les signes extérieurs de l'empoisonnement par l'acide prussique.

On entendit du bruit dans le corridor.

Berthe entra la première.

Suivie d'Alcide Rowling.

– Que signifie ? s'écria d'abord la jeune fille.

Cette question fut suivie d'un OH ! de stupeur, puis d'un cri de douleur.

Le regard de Berthe fit le tour de la pièce pour se poser enfin sur sa mère.

Elle cracha avec une rage concentrée :

– Empoisonneuse !

Suave le chef demanda :

– Comment savez-vous que la victime ait été empoisonnée ?

– J'en suis sûre, l'oncle Simon n'a-t-il pas démontré qu'elle a empoisonné mon vieux chien Louis-Joseph... ?

– Mais qui êtes-vous, mademoiselle ?

Ce fut Antoine qui répondit cette fois.

– C'est la fille du mort et celle qu'elle accuse faussement, je l'espère, est sa belle-mère, madame Berri.

Le chef sourit :

– Si vous voulez, mesdames et messieurs, pendant que mes hommes vont procéder aux constatations d'usage, je vais vous interroger tous

à tour de rôle. Vous d'abord, mon cher Antoine.

Le journaliste dit :

– Accordez-moi l'autorisation, monsieur, de prendre des notes sur votre interrogatoire. Je vous demande cette faveur parce que je suis ici à la demande du Domino Noir et que celui-ci m'a dit que je pouvais promettre une primeur à mon journal.

– Accordé, fit le Chef. Mais je dois vous dire, M. le journaliste, que vous serez le second témoin entendu.

L'auteur de ce récit policier ne voit rien de mieux ici que de copier le reportage de Benoît Augé, tel que paru dans le « Midi ».

Voici :

L'interrogatoire de Simon Antoine

Le Chef de la Sûreté :

– Comment se fait-il que vous soyez ici, Antoine ?

– J’ai ma nouvelle résidence presque collée contre celle du mort. J’ai entendu un cri d’agonie et je suis accouru.

– Est-ce là tout ce que vous savez ?

– Non,

Le chef tressaillit :

– Que savez-vous d’autre ?

– Que Sam Berri se savait en danger de mort.

– Hein ?

– C’est ainsi. Il me l’a dit lui-même et m’a demandé si je ne pourrais pas trouver un moyen qu’il fût mis en communication avec le Domino.

– Qu’avez-vous fait alors ?

– J’ai parlé à mon ami Augé que je sais l’intime confident du Domino. Il est venu me voir hier à ce sujet. J’ai fait venir Berri chez-moi, et il semble que... Mais j’aime mieux que Benoît vous conte le reste.

Interrogatoire du journaliste

Le Chef :

– Vous avez entendu ce qu’Antoine vient de déclarer ?

– Oui, et c’est bien comme ça que les choses se sont passées.

– Avez-vous communiqué au Domino la demande d’assistance de Berri ?

– Oui.

– A-t-il accepté de se porter au secours de la victime ?

– Oui.

Le Chef regarda autour de lui en souriant :

– Pourtant, dit-il, il n’a pas l’air d’être ici.

Ce à quoi Benoît Augé rétorqua :

– Soyez sûr, Chef, que quand vous aurez besoin de ses lumières il ne sera pas loin.

– Très bien, au témoin suivant.

Interrogatoire d'Hélène Berri

Hélène est très pâle.

Le Chef :

– Vous êtes demeurée ici toute la soirée, madame ?

– Non, je suis sortie.

– Avec votre mari ?

– Non, avec un décorateur qui est en train de rembellir notre cottage.

– Son nom ?

– Guy Lalongé.

Elle ajouta l'adresse et le numéro de téléphone de Guy et le Chef ordonna à un constable :

– Allez téléphoner à M. Lalongé et priez-le de venir ici immédiatement.

Il continua son interrogatoire.

– Lorsque vous êtes revenue, madame, votre mari était à la maison ?

– Oui.

– Où ?

– Ici même. Il m'a demandé si je lui avais fait sa commission.

– Quelle commission ?

– Il m'avait demandé de lui acheter une bouteille de rye ou de scotch au magasin de liqueurs en face de l'Hôtel Mont-Royal.

– L'aviez-vous fait ?

– Oui. Il me dit de lui apporter la boisson avec une petite bouteille de soda. J'en pris une, la seule qui restait, dans le frigidaire et je vins ici.

– Et après ?

– Je posai la grosse et la petite bouteille sur son cabinet de travail. Et je sortis.

– Il y avait déjà un verre ?

– Vous le voyez. Il y en a d'ailleurs toujours plusieurs dans ce cabaret sur la console.

– La bouteille de boisson était-elle cachetée ?

– Oui.

– Qui l'a décachetée ?

– C'est certainement mon mari, parce que ce n'est pas moi et que nous étions tous deux seuls à la maison.

– Qui a décacheté le soda ?

– Moi.

– Avez-vous remarqué quelque chose à ce sujet ?

– Oui.

– Quoi donc ?

– Le bouchon est venu facilement et sans exhalaisons de gaz.

– Comme si la bouteille avait déjà été ouverte et rebouchée ?

– Oui, monsieur.

Cette femme était très innocente ou bien très forte.

Avait-elle débouché cette petite bouteille elle-même pour y ajouter de l'acide prussique avant de la reboucher ?

Ou bien un autre avait-il fait cela ?

À la mention du soda le médecin-légiste avait pris la bouteille sur le pupitre et l'avait senti :

– Ça sent les amandes, dit-il.

– Donc, il y a de l'acide prussique dedans ?

– C'est là ma conclusion.

S'adressant à Hélène Berri le Chef de la Sûreté poursuivit son interrogatoire :

– Avez-vous d'autres bouteilles de soda ici ?

– Oui, mon mari aime à réduire sa liqueur avec ça. Il prend toujours la même marque la V. Y. BLEUE.

En effet c'était bien une V. Y.

Mais l'étiquette dessus n'était pas bleue.

Elle était grise.

Le Chef dit alors d'une voix sèche :

– Très bien, madame, vous pouvez vous retirer.

Interrogatoire de Berthe Berri

Le Chef :

– Vous avez traité tout à l’heure votre mère d’empoisonneuse. Pourquoi ?

– Parce que je suis sûre que c’est elle...

– Pouvez-vous le prouver ?

– N’a-t-elle pas tué Pap ?

Le Chef glissa :

– Êtes-vous sortie ce soir ?

– Évidemment. N’étiez-vous pas ici quand je suis revenue avec Alcide Rowling ?

– C’est vrai et qui est ce Rowling ?

– C’est mon cavalier. Et c’est aussi le neveu de Bert Rowling, l’administrateur des biens de mon père.

– Bert Rowling, de Rowling Trust ?

– Oui.

– Et Alcide va vous marier ?

– Non.

– Non ? Comment ça ?

– J’ai décidé que je ne l’aimais pas assez pour le marier.

– Ainsi vous n’êtes pas revenue à la maison ce soir avant que je vous visse ?

– Oui, je suis revenue.

Le Chef tressaillit.

Tout de suite il demanda :

– Pourquoi ?

– Nous voulions aller faire un tour à Sainte-Rose ; mon manteau était trop léger et je suis venu endosser un plus chaud parce qu’il fait frais ce soir.

– Ainsi Bert Rowling est l’administrateur de la fortune de feu votre père ?

– C’est ce que je viens de dire, n’est-ce pas ?

Le Chef se tourna vers un flic :

– Allez téléphoner à M. Rowling, dit-il, et demandez-lui de se rendre ici immédiatement.

Il poursuivit à l’égard de Berthe :

– Ainsi, si je comprends bien, Alcide est venu vous chercher, puis est revenu avec vous prendre votre manteau. Est-il entré dans la maison les deux fois ?

– Non, la première seulement.

– Vous êtes allée alors dans votre chambre ?

– Oui.

– Seule ?

Berthe rougit de colère.

– Pour qui me prenez-vous, monsieur ?
Évidemment j’y suis allée seule.

– Où Alcide vous attendait-il ?

– Dans le portique.

– En êtes-vous sûre ?

– Non.

– Hein ?

– Évidemment non, puisque je ne pouvais pas voir dans le portique pendant que j’étais dans ma chambre. Mais je sais qu’il était dans le portique lorsque je revins à lui.

Un constable entra suivi du décorateur :

– Guy Lalongé, annonça le policier au Chef.

L'interrogatoire de Guy Lalongé

Le Chef de la Sûreté :

– Vous êtes venu chercher madame Berri ce soir ?

– Oui.

– Quelle heure était-il ?

– Oh environ 8 heures.

– Dans quel but ?

– Un gobelin rare était en vente dans une maison privée d'Outremont.

– Madame l'a-t-elle acheté ?

– Oui.

– Vous êtes venu la reconduire ici ?

– Oui.

– Êtes-vous entré dans la maison l'une ou l'autre des deux fois ?

– Non.

Le Chef insista :

– Êtes-vous venu ici auparavant aujourd’hui.

– Évidemment.

– Comment, évidemment ?

– Oui, puisque j’y travaille à changer les décorations et que je n’ai pas encore terminé.

– Très bien.

À ce moment le constable que le Chef avait envoyé téléphoner chez Bert Rowling revint et dit :

– M. Rowling est couché et son domestique ne veut pas l’éveiller.

– Ah...

Le Chef réfléchit.

Ce fut Simon Antoine qui brisa le silence :

– Peut-être, dit-il, le chien, Berri...

– Que voulez-vous dire ?

– Peut-être Rowling souffre-t-il de la maladie du sommeil perpétuel.

Du coup le Chef tressauta :

– Diable !

Il se tourna vers deux gros détectives de l'escouade des homicides :

– Courez immédiatement chez Bert Rowling et enfoncez la porte de la chambre si c'est nécessaire et emmenez-le ici s'il est vivant.

Ce fut une vingtaine de minutes plus tard que le chef fut mandé au téléphone.

– Nous avons attendu en silence pendant tout ce temps.

Bientôt le chef revint :

– Il est mort, et porte sur la figure les mêmes symptômes que Berri.

Alcide poussa un grand cri :

– Mon oncle, mon oncle ! s'écria-t-il.

Il s'enfuit comme un fou, hors de la maison. Bientôt on entendit son luxueux coupé qui démarrait.

VI

Au Rowling Trust

Suit la continuation du rapport de Benoît Augé, du « Midi » :

Il était dix heures du matin.

J'étais dans le bureau de Bert Rowling avec le Chef de la Sûreté et le neveu Alcide.

Le Chef venait de demander au gérant local de lui apporté un état de la fortune de Sam Berri.

Nous attendions depuis 10 minutes.

Puis la porte du bureau s'ouvrit.

Le gérant entra.

Il était très pâle.

Le Chef :

– Et puis ?

- Je n’y comprends rien.
- Qu’est-ce que vous ne comprenez pas ?
- Je ne trouve pas le moindre bout de papier.
- Hein ?
- Tout le dossier de Sam Berri est disparu.
- Et ses valeurs ?
- Ses valeurs de même.
- Mais son argent ?
- Hier il avait \$47 597.53 en banque ; aujourd’hui il n’a plus un seul sous, et son compte est fermé.
- C’est inconcevable.

Le Chef me regarda et faute de mieux se confia à moi :

- Alors Bert Rowling aurait assassiné Sam Berri parce que celui-ci avait découvert le vol. Puis il s’aperçut que sa situation était sans espoir et il se tua lui-même.

Je protestai :

- Mais Bert Rowling passait pour le plus

intègre des hommes. Peut-être ne nous trouvons-nous pas en face d'un suicide mais d'un second assassinat.

Le Chef remarqua :

– Vous avez peut-être raison, Augé, les deux meurtres ont été en effet commis de la même façon à l'acide prussique.

Il s'adressa au neveu Alcide :

– Vous travaillez ici ?

– Oui.

– Étiez-vous au courant du compte de Berri ?

– Non, pas le moins du monde, n'est-ce pas, M. le gérant ?

Le gérant local répondit :

– Évidemment, vous ne deviez rien connaître du dossier Berri, M. Alcide, puisque c'est toujours votre oncle qui l'a administré.

Comme ils quittaient la banque le Chef me demanda en hésitant :

– Je donnerais bien de quoi pour savoir la vérité, et pour savoir aussi que le Domino Noir

travaille à cette cause.

Je souris :

– Je vais le lui demander, dis-je, et je vous le dirai.

(Fin de l'article de Benoît Augé dans le « Midi » et continuation du récit d'Hercule Valjean.)

VII

Au Club Saint-Denis

Lorsque Simon Antoine entra au Club Saint-Denis pour le lunch le Chef de la Sûreté était déjà attablé.

– Venez donc vous asseoir avec moi, Simon, invita-t-il.

Il ajouta en souriant :

– Pour une fois hier soir vous n'étiez pas au Ritz à faire danser les jeunes millionnaires.

– Oh, Chef, on vieillit, on vieillit, et je crois bien que je suis sur le point d'abandonner les bals et les réceptions mondaines.

– Je le vois. Ne vous êtes-vous pas bâti un cottage bien loin de Westmount ?

– Et de ses pompes, rit Simon.

Il reprit :

– Mais pour parler sérieusement, chef, que pensez-vous du meurtre de mon ami Berri ?

– Je ne sais même pas si c'est un meurtre.

– Croyez-vous aussi au suicide dans le cas de Bert Rowling ?

– Ma conviction n'est pas encore faite dans ce cas non plus.

– Augé vous a parlé des lettres anonymes ?

– Oui.

– Cela ne prouve-t-il pas le meurtre puisqu'il était évidemment menacé dans sa vie ?

– Peut-être.

Antoine déclara sans ambages :

– Moi, je ne crois pas au suicide de Sam.

– Non ? pourquoi ?

– Parce qu'un homme encore assez jeune et riche ne s'enlève généralement pas la vie.

Le Chef s'épongea le front :

– Pour dire le vrai, Simon, cette cause me

harasse ; je ne peux en démêler les écheveaux. Je suis bien content que vous soyiez avec moi. Vous avez l'esprit lucide et dégagé. Dans le passé vous m'avez parfois aidé...

– Oh, de mes faibles, très faibles lumières.

Le Chef reprit :

– Alors reprenons l'affaire au début et avançons prudemment, pas à pas, avec la lenteur de la tortue..

Il commença :

– Le cadavre est découvert par madame Berri, puis presque immédiatement vous arrivez sur les lieux avec Augé... Au fait les rapports des deux autopsies prouvent hors de tout doute l'empoisonnement et la bouteille de soda était à demi pleine d'assez d'acide prussique pour tuer une bonne douzaine d'hommes.

– Mais qui est l'empoisonneur ?

– Pas si vite. Madame Berri était seule, avec son mari à la maison. au moment de l'empoisonnement. Elle a donc pu tuer.

– Augé vous a sans doute dit comme à moi

son mobile ?

– Oui, elle serait en amour avec Guy Lalongé, La disparition de son mari lui donnait à la fois la fortune et l’être aimé.

– Mais Lalongé lui-même n’est-il pas sur votre liste de suspects ?

– Oui, évidemment.

Simon dit alors :

– Il a lui aussi une bonne raison.

– La même que sa pseudo-maîtresse.

– Et il a eu la chance d’empoisonner la bouteille de soda, puisqu’il a passé une partie de la journée dans la maison.

Le Chef déclara :

– Parlons maintenant du jeune porc-épic.

– Ah, oui Berthe.

Antoine hocha négativement la tête :

– Attendez que les assassins grandissent, ne les prenez pas au berceau, dit-il en souriant.

– Elle avait un bon mobile.

– Mais lequel ?

– La haine de sa belle-mère.

– Je ne comprends pas.

– Pourquoi n'aurait-elle pas empoisonné la bouteille de soda lorsqu'elle est rentrée dans la maison au milieu de la veillée sous le prétexte de se changer de manteau ?

– Mais pour quel motif aurait-elle fait cela ?

– Elle détestait sa mère ; elle avait réussi à lui mettre la mort du chien sur le dos. Ne raisonna-t-elle point dans sa jeune inexpérience, qu'elle pouvait de même réussir à lui mettre la mort de son père sur le dos et à la faire pendre ?

Simon dit en souriant :

– Vous admettez vous-même que c'est un peu tiré par les cheveux.

– Oui, mais...

Le Chef donna un coup de poing sur la table :

– Vous croyez à l'intuition ? demanda-t-il.

– Au flair de certains flics ?

– Oui.

– L'intuition vulgairement appelé le flair, est un phénomène psychologique scientifiquement démontré.

Le Chef remarqua :

– Eh bien, j'ai eu une étrange intuition hier soir pendant que je questionnais madame Berri à propos de la bouteille de soda V. Y. Vous vous rappelez qu'elle me dit que son mari achetait toujours la V. Y. étiquette bleue. Pourtant la bouteille mortelle portait une étiquette grise.

– C'est alors que vous est venue votre intuition ?

– Oui.

– Quelle sorte d'intuition ?

– Je ne saurais dire, c'était vague, flou. Il me sembla à un moment que j'étais sur le bord d'une grande découverte. Puis tout retomba dans l'ombre.

– Hélas...

Le Chef de la Sûreté reprit :

– Évidemment je me suis informé à la compagnie V. Y. Elle fabrique bien les deux sodas légèrement différents au goût. Alors une erreur a fort bien pu arriver. Une bouteille étiquetée grise se serait mêlée aux bleues.

– C'est possible.

– Allô, les amis.

Absorbés dans leur conversation les deux hommes n'avaient pas vu Benoît Augé qui s'approchait.

Le reporter s'assit à la chaise libre et murmura à mi-voix :

– J'ai communiqué avec le Domino Noir.

– Ah, fit le Chef de la Sûreté fort intéressé.

– Il a une demande à vous faire.

– Laquelle ?

– Vous allez téléphoner au gérant local du Rowling Trust tout de suite.

– Ah, et pourquoi ?

– Vous aller lui demander si Bert Rowling, la seconde victime de l'empoisonnement à l'acide

prussique, savait distinguer la différence entre une lumière verte de circulation et une lumière rouge.

– J’y vais, fit le Chef.

– Quand ils furent seuls, le Domino dit à son confident :

– Merci de t’être acquis de la commission que je t’avais donnée.

Le journaliste questionna :

– Que penses-tu du second meurtre ? Moi, je crois qu’il désaxe toutes les théories que nous échafaudions sur le premier. Et que penses-tu de la disparition mystérieuse de la fortune de Sam Berri ?

– Je n’ai pas encore de réponse au problème. Mais si le gérant de Bert Rowling dit au Chef que celui-ci était bel et bien « color blind », comme on dit en si bon français, il y aura des développements ce soir. En ce cas dis au Chef de m’appeler à 5 heures cet après-midi à mon penthouse de la rue Saint-Jacques.

Le haut officier de police revenait.

– Quelles nouvelles ? lui demanda le journaliste.

– Rowling était bel et bien « color blind ».

– Alors, ajouta Augé, veuillez appeler le Domino Noir à son appartement du gratte-ciel de la rue Saint-Jacques à 5 heures exactement cet après-midi.

*

5 heures.

Le téléphone sonne.

– Allô, fait Simon Antoine.

– Allô, Domino ?

– Oui.

– C'est le Chef de la Sûreté.

– Félicitations, Chef, vous êtes exact.

– Vous avez quelque chose à me dire ?

– Oui, voici mes instructions, pour vous et pour vos hommes. J'arriverai boulevard Pie-IX à

la maison du mort ce soir à 10 heures exactement. Je serai revêtu non seulement de mon domino mais d'une cagoule de même couleur afin que je ne sois reconnu de personne.

– Très bien.

– Vous promettez sur l'honneur de respecter mon incognito ?

– Je le promets.

– Avant dix heures emmenez à la maison et réunissez toutes au salon les personnes suivantes : Hélène et Berthe Berri, Guy Lalongé, Alcide Rowling, le gérant local du Trust et naturellement Benoît Augé.

– Est-ce tout ?

– Non, vous laisserez le cabinet de travail du mort vide. J'y entrerai à mon arrivée et je ferai venir une par une les personnes que je viens de mentionner. Vous placerez à la porte et aux deux fenêtres du cabinet des détectives armés jusqu'aux dents. Si quelqu'un cherche à s'enfuir qu'ils tirent sans aucune pitié ; ce sera l'assassin.

Ce n'était pas encore tout.

Le Domino ajouta :

– Je termine. Vous mettrez sur le pupitre du mort les deux bouteilles et le verre dans la même position ou à peu près qu’elles étaient hier soir. Entendu ?

– Vous serez obéi à la lettre, Domino, et merci d’avance de votre collaboration si précieuse.

Simon Antoine raccrocha et se frotta les mains.

Il était satisfait.

Ce soir une autre personne coupable de meurtre allait prendre le chemin qui conduit à la potence.

VIII

L'empoisonneuse ?

10 heures du soir.

La grosse limousine noire tourne vers le nord de la rue Sherbrooke sur le boulevard Pie-IX.

Un homme dont la figure est entièrement recouverte par une cagoule noire du genre des bonnets dont on coiffe les pendus, est au volant de la voiture.

On ne lui voit que les yeux à travers deux orifices percés dans la cagoule.

Il conduit lentement.

Bientôt il freine et arrête le char.

Il ouvre la portière et descend faisant voir une ample cape noire sans manche, large et ample et qui va à deux pouces des talons.

C'est la Némésis du crime.

Le Domino Noir avance vers la maison de Berri à pas élastiques et souples sous les regards fixes des policiers qui entourent la maison mais qui, selon la consigne donnée par le Chef de la Sûreté, ne bougent pas et ne cherchent aucunement malgré leur curiosité à percer le mystère de cette identité si dangereuse pour les bandits et criminels de toutes sortes.

Le Domino tourne la poignée et pousse la porte extérieure.

Tout de suite il se dirige vers le cabinet de travail du mort.

Tout va bien, car tout est tel qu'il l'avait demandé au Chef.

La pièce est vide.

Les deux bouteilles et le verre sont sur la table.

Le Domino émet son rire désagréable, rire qui prédit infailliblement la capture imminente d'un criminel, en cette occurrence un assassin.

Puis il crie :

– Chef, le Domino est rendu. Le Chef de la Sûreté dit :

– Je suis à vos ordres.

– Tout le monde est au salon tel que demandé ?

– Oui.

– Très bien, envoyez-moi Hélène Berri ici.

Le Domino ajouta :

– Seule. Et faites jouer le radio fort, très fort, pour que personnes ne puisse entendre le bruit de notre conversation.

– Elle part, monsieur mon mystérieux ami.

À peine quelques secondes plus tard Hélène entra.

Déguisant sa voix comme il savait si bien le faire il lui montra la bouteille de soda sur le pupitre et dit :

– En avez-vous encore d'autres dans la maison ?

– Oui.

– Allez en chercher une, voulez-vous ?

Elle revint bientôt avec une bouteille.

Le Domino prit les deux bouteilles dans sa main :

– Voyez-vous, demanda-t-il, une différence entre ces deux bouteilles ?

– Certainement.

– Laquelle ?

– L'une porte une étiquette bleue, l'autre une étiquette grise.

– Très bien. Quelle était la couleur de l'étiquette favorite de feu votre mari ?

– Je l'ai déjà dit ; il achetait toujours la bleue.

– De mieux en mieux. Maintenant pouvez-vous expliquer comment la bouteille à l'étiquette grise soit ici ?

– Non, si ce n'est que le livreur de la compagnie V. Y. a fait erreur et a placé une bouteille grise parmi les autres bleues.

Le Domino marmonna :

– Il y a aussi une autre explication, la vraie, mais... tout arrive à point à qui sait attendre.

Élevant la voix :

– Chef, cria-t-il, j’ai terminé avec madame, envoyez-la chercher et ne lui permettez pas de communiquer avec les autres que je n’ai point encore interrogés.

Il ajouta :

– Quand elle sera sortie, envoyez-moi Berthe Berri.

À Berthe, le Domino posa les mêmes questions qu’à sa belle-mère à propos de la couleur des bouteilles de soda.

Et il obtint les mêmes réponses.

Le même interrogatoire et les mêmes réponses furent obtenus de Guy Lalongé.

Puis le Domino appela :

– Le gérant local du Rowling Trust.

Au gérant il ne posa pas de questions, mais lui remit une page de journal dans laquelle il y avait de petits trous et lui donna des instructions à voix

très basse.

Après quoi le Domino appela de nouveau :

– Alcide Rowling.

Le jeune Rowling, blond et fade comme d'habitude, entra à son tour.

Simon lui dit :

– Je vais vous soumettre, mon jeune ami, à une petite expérience triviale et sans importance. Vous voyez ces deux bouteilles vides de soda ?

– De quelle couleur sont les étiquettes ?

– Bleues toutes les deux.

Le Domino cria au Chef :

– Faites entrer le gérant du Rowling Trust.

À celui-ci Simon ordonna :

– Remettez-moi le vieux bout du journal troué que vous avez.

Quand il vit le papier Alcide pâlit affreusement.

S'adressant au gérant Antoine continua :

– Où avez-vous trouvé ce journal ?

– En dessous du buvard sur le pupitre du neveu Rowling.

Alcide, d'un geste brusque, porta à sa bouche une petite fiole.

– Lâche, cria le Domino, tu ne veux pas faire face à la musique. Mais avant de mourir empoisonné comme tes victimes apprends que ce journal n'est qu'un bluff, qu'un truc, que c'est moi qui en ai découpé les lettres pour faire voir qu'elles avaient servi à la fabrication de tes lettres anonymes. Apprends de même que le gérant a menti, à ma demande, et qu'il n'a jamais trouvé ce bout de journal sous le buvard de ton pupitre.

L'assassin s'écroula au plancher et, après un grand cri et quelques contorsions, expira pendant que la brou lui venait à la bouche et que sa figure prenait une teinte violemment pourpre.

Le Domino appela :

– Chef, venez ici seul.

Lorsqu'il fut arrivé Simon Antoine lui dit en désignant le nouveau cadavre :

– Voilà votre empoisonneur.

– Mais comment l’avez-vous pincé ?

– Vous demanderez cela au gérant du Rowling Trust, c’est une explication de bluff amusant.

Le Domino reprit :

– Voici l’affaire en résumé : Berri reçoit des lettres anonymes de Rowling neveu.

– Mais pourquoi ?

– Alcide a dilapidé à l’insu de son oncle la fortune de Sam. Il faut donc qu’il disparaisse avant qu’il ne s’aperçoive que le vol du jeune bandit l’a ruiné. Mais son oncle s’en apercevra. Alcide fait alors deux choses. Il lui faut un suspect pour le meurtre de Berri. Son choix tombe sur Hélène. Sachant que madame Berri et Berthe s’entendent très mal et que la première déteste le chien de la seconde, Alcide empoisonne Papineau, sûr que Berthe accusera sa belle-mère de cet empoisonnement, et préparera ainsi les voies à une accusation plus grave, celle d’avoir assassiné son mari. Hélène d’ailleurs avait un excellent mobile, car la rumeur ne la voulait-elle pas en amour avec le super-gigolo

Lalongé ?

Le Chef demanda :

– Mais qui allait être accusé, selon feu Alcide, du meurtre de Bert Rowling ?

– Ce n'était pas pour passer pour un meurtre, mais un suicide. Comme Bert était l'administrateur des biens de Sam et que ces biens étaient mystérieusement disparus, n'était-il pas évident que, se voyant sur le point d'être étalé dans toute sa turpitude morale (selon le raisonnement du neveu), Bert ait préféré la mort au déshonneur et à la prison ?

Le Chef de la Sûreté sourit :

– Merveilleux, dit-il, miraculeux même, merci, Domino, je vous serai éternellement reconnaissant.

Simon coupa court à cette gratitude :

– Vous voulez une cause complète ? demanda-t-il.

– Vous ne l'avez pas encore.

Il reprit :

– Savez-vous comment j'ai découvert le coupable ?

– Non.

– Vous ne vous êtes pas douté du pourquoi de la demande que je vous ai fait faire hier au téléphone au gérant du Rowling Trust ?

– Mais non.

– Eh bien, voici : Le mort aimait le soda à étiquette bleue. Or l'étiquette était grise sur la bouteille qui a causé la mort. Comprenez-vous maintenant ?

– De moins en moins.

– Remontons en arrière, le soir du crime. Berthe vient changer de manteau, elle laisse Alcide dans le portique, mais elle ignore que pendant son absence son jeune beau est allé dans le frigidaire et a remplacé l'inoffensive bouteille à étiquette bleue par la bouteille empoisonnée, portant une étiquette grise.

– Alors c'est un imbécile que cet empoisonneur.

– Non, non, ce n'est pas un imbécile, c'est un

malade.

– Un malade ?

– Oui, je vais vous expliquer. Il est une maladie visuelle bien connue qui empêche la personne qui en souffre d’apprécier la différence entre le rouge et le vert. Mais ce que le peuple sait moins c’est que lorsqu’il y a dans une famille des membres affligés de cette défection de la vue, la plupart des autres souffre d’une variante du même mal : ils ne peuvent point distinguer la différence entre le bleu et le gris. Or, comme le gris et le bleu sont deux couleurs très proches-parentes, les victimes ne connaissent même point la plupart du temps leur défaut de vue. Voilà pourquoi je me dis : celui qui a apporté ici la bouteille de la mort souffrait de la maladie que je viens de mentionner et cela sans le savoir. J’ai tendu mon filet et l’empoisonneur est venu s’y prendre pour y mourir.

Le Chef réfléchissait...

À la fin il dit :

– Et moi qui pensais que nous étions en face

d'une empoisonneuse et non d'un empoisonneur... Que puis-je faire pour vous ?

– Tout ce que je vous demande c'est de donner à Benoît la primeur exclusive de cette histoire.

– C'est bien peu.

Le Domino philosopha :

– Je ne cherche d'autre récompense que le triomphe de la vérité et la victoire de la loi contre les criminels. Je suis riche et j'anime ma vie qui serait sans cela vide, du zèle de la croisade contre les assassins et les gangsters.

Il ajouta :

– Chef, tant que vous respecterez mon incognito je vous aiderai ; car c'est cet incognito qui fait ma force. Le jour où vous ne le respecterez plus...

– Ce jour ne poindra jamais à l'horizon de ma vie.

Silencieusement le Domino s'inclina et sortit.

Bientôt on entendit le bruit du moteur puis celui des roues d'engrenage de la grosse limousine noire au dehors...

Cet ouvrage est le 667^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.